

amène des amis, hautains, bruyants : des femmes équivoques, dont la tenue étrange scandalise le pays. Puis il repart, sans regarder derrière, sans dire s'il reviendra.

Et Joberte, vieille, amère, désabusée, songe :

—C'est mon fils, et il ne me connaît pas ?... Je n'ai pas le droit de me plaindre, c'est moi qui l'ai voulu. Je l'adore, il me méprise... s'il se souvient seulement que j'existe. Hélas ! il n'a même pas l'air d'être heureux. Il a pleuré son père, sa mère, les seuls qu'il aimait au monde, et Régis vit encore et moi je suis toujours debout ; resté ce qu'il était, il n'aurait pas pleuré. Et l'autre, le vrai Jacques, qu'on appelle Joseph par ici, vit paisible, content d'être, aimant, aimé. Paysan, son arpent de terre lui est doux... Le mois prochain, il épousera une fille qui l'aime... Il est satisfait... Me suis-je trompée... grand Dieu ?...

En tout cas, j'ai souffert,—et je souffre,—c'est la punition !

Ardemment nuit et jour, éveillée ou dormante, elle en rêvait de cet enfant lointain. Elle ne pensait qu'à lui, devenue épouse revêche et mère indifférente. On en causait.

Que faisait-il, là-bas ? Dans ce Paris terrible... Oh ! s'il allait mourir—et mourir loin d'elle... Elle s'affolait à cette idée, et suivait d'un regard presque haineux Joseph Garnache, placide, partant aux champs en sifflant un air gai. Elle finirait par le haïr, celui-là, bien qu'elle l'ait nourri... Ces nobles, contre tout, le ciel les garde !

Mais le père et le fils, Régis et Joseph, s'entendaient bien et s'aimaient profondément.

—La mère a ses humeurs, il faut lui pardonner, petit, c'est l'âge qui la travaille... et puis elle a toujours été un peu quinquise, vois-tu, je le sais, moi !... Parlons de ta fiancée... celle-là est bonne.

Et tous les deux allumaient leurs pipes avec un bon sourire, et bâtissant un bel avenir très simple, ingénument.

* *

Un matin aux portes du château de Sancy, furent apposées des affiches jaunes. Par autorité de justice, le domaine était vendu. Tout fut morcelé, et le parc et les bâtiments, les prés, les bois, l'étang et la rivière furent livrés aux plus offrants. Alors Joberte s'épouvanta. Décidément, celui qu'elle avait fait comte, par un crime, se ruinait à plaisir et profitait bien mal des grandeurs usurpées, des richesses volées. A cette époque, Joseph, le paysan, avait un enfant, et l'élevait dans ses bras, au grand soleil de mai, en bénissant sa vie.

Régis Garnache pleurait de joie, la jeune mère riait aux anges ; seule, Joberte inaccessible aux bonheurs de sa famille, demeurait sombre, l'air désolé.

Dans le pays, on commençait à hoher la tête, en parlant d'elle :

—Elle aimait trop ses maîtres... la mort des uns, la ruine des autres l'affolent... elle n'a plus sa tête.

On la plaignait.

Trois mois plus tard, des affiches jaunes furent collées aux murs de Valroy.

Joberte criait d'angoisse, tordant ses doigts.

Le soir de la vente, tout terminé, écroulé,—dans un chemin elle rencontra le comte Jacques, arrivé brusquement.

Tête basse, il marchait sur cette terre qui n'était plus à lui.

—Bonjour, bonjour, nourrice, dit-il en la voyant. c'est fini, bien fini... je n'ai plus rien...

Elle sanglotait, la tête dans son tablier bleu ; ses cheveux étaient tout blancs. Elles était vieillie, éperdue et pitoyable.

Lui, continuait, par besoin de parler tout haut, comme s'il eût été seul, éprouvant un amer plaisir à remâcher sa détresse.

—J'ai été vite, un peu vite en vérité... Je n'ai même pas de quoi régler mes différences... Or, un Valroy ne survit pas au déshonneur... et c'est le déshonneur. Ma parole, je me croyais plus riche ; tout cela s'est vendu bien mal... on m'a volé... une fois de plus, une dernière fois...

—Que vas-tu faire ? cria-t-elle enfin.

—Nourrice, nourrice... je te pardonne cette... intimité de mots, car je n'ai plus le droit d'être

bien fier... et après tout, avec mon père, avec ma mère, tu es une des rares qui m'aient aimé un peu !... Ce que je vais faire... Oh ! ce ne sera pas long !...

Elle comprit :

—Tu veux mourir ?

Il répliqua :

—Je dois mourir... C'est ainsi... Allons, ne pleure pas... tu as ton fils, toi, il vaut mieux que moi... tu as Régis, ta famille ancienne et ta famille nouvelle... Vous êtes joyeux... Voistu, c'est un vieux bête de proverbe, mis en vers par un bon poète qui savait la vie, et qui a toujours raison : " Ni l'or, ni les grandeurs ne nous rendent heureux..." Je le prouve une fois de plus...

Allons, adieu, nourrice !

Il s'éloigna... Elle étendit les bras pour l'arrêter, il était déjà loin, perdu dans le taillis...

Elle criait : " Mon fils ! mon fils ! "—effrayante et tragique,—toute seule dans l'écho.

* *

A ce moment, dans la plaine, elle aperçut Joseph ; il poussait la charrue, attelée de trois chevaux robustes, laissant derrière lui des sillons bruns, fumants, de terre déchirée, féconde. Un vol de corbeaux le suivait, se battant, croassant, à la poursuite des vers blancs, mis à nu par le soc d'acier. Une paix immense enveloppait la plaine. Sur la lisière du champ, Régis apparaissait, suivi d'une jeune femme qui portait un enfant ; de loin Joseph leur tendait les bras ;—et le soleil baissant sur l'horizon annonçait la fin du travail, l'heure du repos dans la maison tranquille, le repas du soir, au milieu des aimés, tout ce qui fait la soirée bonne après un jour rempli.

Elle hurla, les poings tendus, la bouche tordue de sanglots d'imprécations...

Brutalement, du côté où s'était enfui Jacques de Valroy,—ruiné, déshonoré sans doute,—un coup de feu éclata...

Alors, elle tomba, la face contre terre, les bras en croix.

MAURICE MONTÉGUT.

EN RÉPUBLIQUE ARGENTINE

VIE, MŒURS ET AVENIR (*)

La corruption, dont je ne chercherai pas ici les origines, est à son comble dans la République Argentine. Tout le monde veut jouir et s'enrichir sans travailler, c'est-à-dire par la spéculation, par le jeu. Le jeu est effréné, éhonté. On joue sur les terrains et sur les valeurs mobilières, comme sur les chevaux de course et sur les loteries ou joueurs de paume basques ; et le gain justifie les moyens. Les *hombres vivos* ont faussé les règlements et les lois de la Constitution. Ceux qui les suivaient les ont violées ouvertement...

On s'est d'abord partagé le sol à vil prix après l'expulsion des Indiens sans redingote, et alors on a créé les banques hypothécaires, véritable fléau du pays. Possesseur du sol, on voulait s'en faire des revenus sans le travailler. On s'est fait faire par les banques hypothécaires des prêts en donnant aux terrains hypothéqués des valeurs fictives. Des fortunes colossales se sont bâties scandaleusement en quelques heures à la faveur de ces hausses artificielles. Pour payer tous ces prêts, il n'y avait pas assez de monnaie ; on a fait du papier-monnaie, d'où une première montagne de papier. En représentation des prêts, les banques hypothécaires ont émis des cédules, d'où une seconde montagne de papier. Les millions en papier circulent en billets et en cédules, et cependant le pays ne produit qu'une certaine quantité d'or sous forme de laine, de cuir et de céréales.

Pour rendre cette valeur du sol moins artificielle, on a imaginé l'immigration officielle à côté de l'immigration spontanée ; mais l'on n'a augmenté cette valeur du sol que théoriquement et non réelle-

(*) Notes d'un voyageur, extrait du *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*.

ment. Les agences qui touchent tant par tête de bétail humain jettent dans les villes argentines une armée d'inutiles, de gredins, de mendiants, et j'ai même vu débarquer des immigrants estropiés ! Tout cela s'entasse dans les villes où règnent la saleté et la misère avec 300,000 hommes, chiffre officiel et rond de l'immigration en 1889.—On ne dit jamais le chiffre de ceux qui s'en vont et le nombre n'en est pas petit. L'agriculture manque de bras ! Par endroits seulement, les agriculteurs ont pu imposer un prix raisonnable des terres aux spéculateurs, c'est dans les régions agricoles bien petites encore que le prix des terres est le meilleur marché ; partout ailleurs le sol inculte est horriblement cher et souvent inabordable à la bourse du paysan sérieux.

C'est dans ces conditions que les deux montagnes de papier dont j'ai parlé ont fini par faire que 100 francs d'or s'échangent contre plus de 220 francs de papier argentin. Le développement de la production n'a pas été aussi rapide que le développement des dettes en or contractées en Europe par la nation, les provinces, les compagnies, les commerçants et les particuliers, et si la production ne paraissait pas devoir être exceptionnellement belle cette année, le rude coup que l'Argentine va éprouver dans sa marche serait déjà venu.

Que se passera-t-il ? Que les intérêts des prêts ne seront plus payés aux banques hypothécaires et que les banques devront saisir les terrains pour satisfaire les porteurs de cédules. Et tous les millions en papier basés sur la valeur artificielle du sol finiront par s'effondrer dans les enchères colossales. Ces saisies sont déjà commencées.

Heureux celui qui aura au moment de la grande enchère un peu d'or dans sa poche.

Les Anglais ont puissamment aidé la République Argentine à se ruiner en lui concédant tous les emprunts qu'elle gaspille et qui n'ont fait que reculer toujours en l'agrandissant le fossé où elle culbutera. L'Anglais voudrait faire de l'Argentine une seconde Egypte dont il gérerait les finances pour son plus grand bien.

J'ai visité Buenos-Ayres et les environs. Buenos-Ayres n'est pas encore une ville européenne, et je veux bien être pendu si la fameuse La Plata est une ville. Dans notre pays et nulle part on n'appelle rues de ville des séries de fondrières où pourrissent des cadavres d'animaux. Je vous assure que les premières impressions d'un Européen sont très désagréables au milieu d'une population grossière chez qui la rudesse américaine est à peine tempérée par la douceur propre à la race latine. On se console en pensant qu'on mangera de la viande à bon marché, la seule chose bon marché ; mais quelle viande ! Il n'y a de bonne viande que la viande chère.

Il n'en reste pas moins vrai que la République argentine a sur la Chine, la Russie, les Etats-Unis et le Brésil l'avantage d'être une plaine immense partout habitable et cultivable, et grande comme 7 fois la France. Le progrès se fera, malgré le jeu, la corruption et les Argentins actuels.

ETYMOLOGIES

BEAUPORT

Beauport a pris son nom de Robert Giffard, sieur de Beauport, premier seigneur de cette paroisse.

SOREL

Sorel tire son nom de Pierre de Sorel, descendant d'une ancienne et noble famille de Picardie et capitaine au régiment de Carignan.

LES CÈDRES

Le joli village des Cèdres tire son nom de deux cèdres sous lesquels se donnaient rendez-vous les bateliers qui voyageaient entre Montréal et Kingstons.

LONGUEUIL

L'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Longueuil fut d'abord appelée la Petite-Citière. En 1668, Louis XIV accorda des lettres à Charles Le Moyne, seigneur de la Petite-Citière, et le qualifia de sieur de Longueuil.